

Max Simon déplore de pareils résultats, pour toutes sortes de raisons sentimentales; pour nous, persuadé que de généreuses compassions ne peuvent pas plus se conseiller que se défendre, et que, pour l'anatomiste, le respect de la mort va seulement jusqu'à ne pas mutiler inutilement tel ou tel organe; persuadé au surplus qu'un cœur fortement trempé, stoïque, est moins ouvert aux illusions, aux erreurs, et plus utile à ses concitoyens, nous considérons comme très salulaire cette rude et difficile école des misères humaines, où il s'agit non de compatir, mais d'apprendre à soulager ou à guérir.

Toutes ces émotions primitives, de nature si spéciale, le médecin les a donc refoulées depuis longtemps; c'est là déjà une forte expérience de la vie, ce sont de solides armes dans les luttes qu'il aura à soutenir.

Il ne faut pas croire pourtant que, ainsi façonné, le médecin soit soustrait aux sentiments les plus naturels; qu'il devienne comme un être à part, violenté dans son affectivité. Ce dont il a besoin surtout, c'est d'une nature énergique, capable de résister aux influences individuelles, et d'un esprit assez fort pour n'écouter en toute occasion que la voix du devoir. Nous le verrons plus tard aux prises avec les malades et leur entourage: examinons-le au point de vue de la morale en général.

Max Simon énumère gravement les conséquences désastreuses, pour le médecin, de certains défauts, tels que l'orgueil, l'égoïsme, l'avarice. C'est ainsi que, s'il regarde l'orgueil modéré comme « un stimulant précieux, capable de faire accomplir les plus grandes choses », il déplore la situation d'esprit où planent l'orgueil exagéré, l'égoïsme, l'infatuation, la tendance à l'infailibilité, ou encore, au point de vue de la science, un amour-propre insupportable, une confiance illimitée en soi-même, le refus de se rendre à l'évidence de la vérité, une obstination regrettable à négliger les observations de ses confrères. Passons.

Le même auteur recommande un désintéressement absolu. Sans doute, l'amour de la science et de l'humanité, la charité et la notion perpétuelle du devoir guident la plupart du temps le médecin, dans le cours de sa pratique; sans doute, il doit donner « l'exemple d'une vie modeste, avec des goûts simples, des habitudes régulières »; sans doute il prodiguera gratuitement au pauvre, son temps, ses soins et sa science; mais il y a un terme à tant de désintéressement; il faut que le riche paye généreusement cet homme, que ni l'avidité ni la soif de l'or ne dirigent jamais. Cet homme, dont l'État ne se préoccupe point, a le plus souvent une famille; et, par sa science, par ses services, par ses qualités, il a droit à une position élevée dans le milieu social où il vit.

Dans les mille vicissitudes de son existence, le médecin a besoin parfois de faire preuve de dignité calme et voulue, d'empire sur lui-même, par exemple, dans les cas de polémique scientifique où il peut être engagé. Il faut que la discussion soit toujours courtoise, sincère; s'il critique un confrère, il faut que l'attaque porte juste, qu'elle reste circonscrite au point litigieux; qu'elle soit dépourvue d'emportement, de traits mordants, d'allusions blessantes; s'il est, au contraire, l'objet de critiques, son premier soin doit être de justifier

son opinion par des preuves, en évitant avec soin tout ce qui pourrait passionner le débat; que, si on lui démontre qu'il a tort, il doit convenir de son erreur avec franchise.

Il ne faut point, au nom même de la science, des camaraderies scientifiques, pas plus que d'hostilités systématiques. La recherche du vrai et sa découverte ne peut être que le résultat d'efforts communs, indépendants des amitiés ou des antipathies. De là, point de sociétés d'admiration mutuelle, point de compromis avec telle ou telle coterie, point de coalition malveillante contre la réputation croissante d'un confrère déplaisant, point de prosélytisme simulé en faveur des idées d'un homme puissant dont on a lieu d'espérer la protection. Et, au surplus, si des paroles acerbes n'ont pu être évitées dans une discussion, il est à souhaiter qu'on ne rende pas le public témoin de semblables luttes. Les violences ridiculisent les combattants et rabaisent le niveau de la science.

### III. — DEVOIRS ENVERS LES MALADES

« La vie du médecin, dit Hecquet, est une vie toute d'étude et de dévouement. » « S'associer par une généreuse sympathie, dit Max Simon, à toutes les souffrances de la nature humaine, telle est la vie du médecin. » Étude et dévouement, voilà bien ce qui remplit la vie médicale! L'étude, c'est le talisman de l'intelligence, des facultés les plus élevées; le dévouement, c'est la prérogative de la profession, c'est son incomparable honneur. L'étude, c'est l'ensemble des devoirs du médecin envers la science, et nous venons de les passer en revue. Dans ce mot de dévouement se résument les principaux devoirs envers les malades. C'est ce que nous allons examiner.

**Des devoirs généraux.** — Dans une société civilisée, tout malade, riche ou pauvre, qui réclame des secours, a droit aux soins que nécessite son état. A cette rigoureuse sujétion le médecin ne peut se soustraire; et, à défaut d'une généreuse impulsion, la sévère injonction du devoir est là qui l'oblige. Comment, en effet, ne pas courir à toute heure, au premier appel, lorsqu'un accident d'une gravité extrême et d'une pressante nécessité ne peut souffrir aucun retard? Comment aussi ne point apporter, souvent par sa seule présence, une consolation et une espérance dans un foyer misérable et désolé?

Et ici, il n'est plus question de hiérarchie médicale: le plus grand, comme le plus modeste des médecins, se sent lié par sa conscience intime; l'un et l'autre, avec le même esprit, viennent au chevet du pauvre, si leur présence est urgente, et si d'eux dépend le salut d'un malheureux.

C'est là heureusement l'exception. Le médecin, quoique obligé de compter avec lui, ne vit pas souvent dans l'imprévu: il passe sa vie au contraire à observer, à prévoir, et, s'il ne peut prévenir, à pallier, ou à guérir. Étudier sans cesse les forces de la nature et en seconder les efforts, appliquer aux cas particuliers ses idées générales, ne négliger aucun côté des maladies, telles

sont ses préoccupations, souvent, hélas ! inutiles, parfois aussi récompensées par les plus beaux succès. Mais voyons le médecin au chevet du malade.

Là, le tact, le coup d'œil, l'art médical, comme disait Trousseau, trouvent sur-le-champ de quoi s'exercer. Ce n'est qu'à la longue qu'on acquiert ces précieuses qualités ; mais il faut s'appliquer de bonne heure à les conquérir. A un œil habitué, rien n'échappe ; et tel praticien, consommé, rompu aux enseignements de la clinique, a pu poser de loin, et sans mot dire, un diagnostic et un pronostic exacts. Cette merveilleuse faculté, qui ressemble à une sorte d'intuition, n'échappe pas à ceux qui entourent les malades.

A voir la curiosité avec laquelle aussi, la plupart du temps, les malades et leur entourage observent les gestes et le visage du médecin, écoutent ses moindres paroles (questions, explications, réserves, doutes), et respectent son silence, il est clair que tout ce monde veut comprendre, chacun à sa manière, les secrets que l'homme de l'art juge à propos de garder pour lui. Il arrive parfois aussi, surtout si l'on a affaire à un jeune médecin, que ces investigations indiscrettes, portées sur sa personne, ont pour but d'asseoir un jugement sur sa valeur et sur le degré de confiance qu'il mérite !

Il est bien difficile d'indiquer des règles générales de conduite qui puissent convenir aux circonstances si spéciales qui se présentent parfois. Il n'est pas inutile pourtant de rappeler quelques préceptes : point de discours inutiles, pas de paroles imprudentes. Rien (s'il se peut) qui trahisse sur la physionomie une crainte, une émotion quelconque, le découragement. Si l'affection est légère, il est aisé et tout indiqué de rassurer le malade ; si elle est grave, le silence est plus sûr : et, si le patient veut des explications, le mieux est de lui faire prendre le change et de lancer son esprit dans une voix fautive : c'est même le moyen de le rassurer. Si la maladie est longue, il faut donner au malheureux des marques de bienveillance et d'intérêt, s'armer de patience et ne jamais cesser brusquement les visites. En tout cas, après chaque visite, il est bon d'adresser à chacun des malades quelques mots de consolation et d'espérance. Il est des malades chez lesquels de telles paroles sont acceptées avec tant de satisfaction !

Nous ne suivons pas Max Simon dans le rôle de consolateur quasi-évangélique qu'il assigne au médecin. Il désire que le médecin, serviteur de tous, écoute les plaintes même les plus fastidieuses, console sans cesse les malheureux incurables, sollicite lui-même des riches les secours de toute espèce, apprenne et pratique en un mot, surtout dans l'humble logis du pauvre, toutes les vertus. Nous laissons aux lecteurs le soin d'apprécier les exigences d'une perfection aussi idéale.

Nous arrivons au traitement, et c'est là un des côtés décourageants pour tous, pour le médecin comme pour le malade. Chez le riche, rien de plus simple : les soins de personnes nombreuses, les prescriptions hygiéniques, la médication, tout cela est assuré. Mais chez le pauvre, que faire ? S'abstenir ? C'est faire injure à cette misère et paraître l'abandonner. Prescrire des médications longues et coûteuses ? C'est ajouter la désolation à la souffrance physique. Comme alors le traitement moral vient en aide, en pareille

occurrence, au traitement scientifique ! Comme ce nouveau rôle du médecin s'ennoblit par la nécessité même !

La pratique est loin de cette simplicité. Savoir si tel traitement sera institué ou non, n'est pas l'unique souci du médecin, qui a à lutter encore contre les mauvaises volontés, les préjugés mondains, des caprices bizarres, des alternatives de confiance et d'indifférence, des découragements et des désobéissances. Parfois aussi la maladie, la médication se jouent de lui : tantôt un effet imprévu se produit, tantôt un effet annoncé ne se produit pas. Et s'il a lui-même quelque velléité de scepticisme !

Le voilà maintenant hors de la maison d'un malade, se dirigeant vers un autre et ainsi de suite, tant que la liste de ceux qui l'appellent n'est point épuisée. Ce qu'il a vu, appris dans cette maison, de cette famille, est lettre close pour tous : ce sont des secrets qu'on lui a livrés ; c'est le secret professionnel. Il a constaté des maladies, des vices, des lésions héréditaires ; on l'a informé des choses les plus intimes ; il a pénétré dans le secret des sentiments, des passions ; il sait tout cela, mais, au nom de l'honneur, il n'en doit compte à personne. Aucune puissance humaine, aucun magistrat, aucun intérêt, aucune amitié n'a le droit de solliciter la révélation de quelque'un de ces secrets : l'homme qui céderait à une considération de ce genre serait compromis, peut-être flétri.

Et c'est ce travail si singulier et si absorbant répété chaque jour, qui constitue la vie du médecin ! Celui-ci a pourtant, lui aussi, une famille. Il est dévoué à l'humanité, il est dévoué à cette famille. Mais il est des limites aux forces humaines. A ce jeu de dévouement longtemps prolongé, les forces s'usent, l'ardeur s'éteint ; l'âge et les maladies arrêtent le corps peu à peu, si déjà quelque affection contagieuse n'a pas enlevé prématurément celui qui était si prodigue de lui-même et si téméraire. Que d'hommes, présumant trop de leurs forces, ont succombé à la peine, sans avoir pu, malgré leur travail, assurer, après leur mort, à leur famille, l'aisance ou même le nécessaire ! Combien se sont sacrifiés tout entiers, sans que la société ou leurs obligés leur aient témoigné quelque reconnaissance ! Ingratitude, déboires, tel est souvent le prix de l'abnégation et des bienfaits !

**Des devoirs particuliers.** — Le programme que nous venons d'indiquer est vraiment trop incomplet et trop vague pour le laisser ainsi : mais, en cherchant mieux à préciser les devoirs du médecin suivant les conditions si variables de la vie, nous arrivons à la nécessité d'établir des distinctions. C'est ainsi qu'il nous faut examiner successivement les rapports et les devoirs du médecin envers les femmes, les vieillards, ou envers certains malades particuliers (incurables, hypochondriaques, etc.).

**Devoirs envers la femme.** — La nature et la société créent à la femme une situation absolument exceptionnelle. Du haut en bas de l'échelle, la femme se caractérise par sa constitution frêle et délicate, par la mobilité de ses sentiments, par la prédominance de la sensibilité sur les autres facultés. Certaines d'entre elles, fort intelligentes d'ailleurs, portent la finesse, la vivacité, la même mobilité dans leurs idées ; beaucoup brillent par une ima-

gination excessive; presque toutes ont le don des affections fortement ressenties et des émotions faciles; chez presque toutes retentissent avec une funeste intensité les chagrins ou les passions violentes. Chez la femme encore, se développent souvent des maladies, inhérentes à son sexe, et influencées en outre de la manière la plus fâcheuse par un nervosisme exagéré et perturbateur.

Dans sa famille, la femme a le souci, l'amour de son mari, de ses enfants; au dehors, elle s'intéresse à l'infortune, aux misères qu'elle aime à calmer. Livrée à ses propres pensées, elle s'abandonne volontiers au rêve, au mystérieux, aux idées fantastiques et sans objet.

Je conviens de bonne grâce que la plupart des auteurs, qui ont étudié la nature féminine, ont pris plaisir à en exagérer les caractères et les nuances, mais il n'en reste pas moins vrai que les traits que nous venons d'esquisser se rencontrent encore fréquemment, plus ou moins marqués et combinés diversement.

En présence de cette nature si insaisissable, le médecin ne saurait agir avec trop de tact et de perspicacité. Il risque de se heurter contre l'excès, l'injustice des sentiments qu'il va inspirer, ou contre les conséquences d'une première impression, parfois défavorable et difficile à modifier.

Si la femme est malade, il est aux prises avec des difficultés multiples, qu'il doit prévoir, saisir et surmonter. Par la douceur de son langage et par son air confiant, il se concilie l'esprit de la patiente; par ses paroles mesurées et graves, il prend l'autorité nécessaire; par sa discrétion et son silence, il obtient souvent plus d'aveux que par ses questions directes. Qu'il se mette en garde contre les témoignages d'une confiance trop rapide ou contre des assertions qui lui semblent contradictoires ou pleines de réticences. Qu'il aborde, avec toutes sortes de ménagements, les sujets scabreux dont la femme fait difficilement confidence; il appartient à sa dignité, surtout dans ces cas, de rester le maître de la situation. Ce qu'il doit connaître, voir, explorer, il faut qu'il le déclare nettement et qu'il fasse sentir cette nécessité; rarement on refusera d'écouter le langage de la raison, même si toutes sortes de motifs (pudeur exagérée, état religieux) peuvent excuser la résistance.

Le médecin est quelquefois pour la femme nerveuse un personnage exceptionnel qu'elle aime à voir et dont la présence est un besoin salutaire pour elle. Quelquefois il se mêle à ces rapports des passions bizarres, fantasques, que le médecin doit combattre de son mieux, et desquelles il peut résulter pour lui soit un surcroît d'estime et d'amitié, soit la défiance ou la haine.

Laissons de côté ces incidents fortuits de la vie médicale et revenons à des considérations plus sérieuses.

Quelque peu fondés qu'ils soient, la femme tient à ses préjugés, à ses convictions, à ses entêtements, et il serait peu sage de les heurter violemment. Par caprice quelquefois, si surtout elle souffre, elle cherche à tromper ceux qui l'entourent, et à dépister les investigations du médecin: habituée souvent par son tempérament nerveux, à cacher ses peines et à dévorer ses larmes en silence, elle refuse de parler, de se livrer, d'accepter les secours

de l'homme qu'elle a longtemps estimé et qu'elle déteste pour le moment. S'il s'agit au contraire de son enfant malade ou d'une de ses affections les plus chères, elle va pousser le dévouement jusqu'à ses dernières limites, se ménageant peu elle-même, ne ménageant point les autres, et demandant à la science les miracles nécessaires. S'il s'agit enfin d'une jeune fille, avec quelle précaution le médecin ne doit-il pas questionner, juger et commander!

Nous nous arrêtons. Nous bornons là les réflexions que nous suggère un sujet si loin d'être épuisé et nous devons exposer maintenant celles qui peuvent servir d'indications pour la conduite du médecin envers les vieillards.

**Devoirs envers les vieillards.** — Ici, la scène change, et si l'on se trouve encore en présence de préjugés, de manies séniles, la sollicitude du vieillard pour sa santé assure du moins son obéissance aux prescriptions du médecin, dans lequel il a placé sa confiance. Dans tous les pays civilisés, le vieillard est respecté, entouré de soins et de déférence; et, si son autorité n'est pas toujours complète, du moins on l'écoute, on discute ses conseils, tout en lui pardonnant soit son esprit dominateur, soit son égoïsme. Dans certaines familles, une pieuse reconnaissance inspire les plus grands dévouements envers les aïeux, surtout lorsqu'ils sont malades et fatalement condamnés.

Le médecin ne saurait trop veiller de son côté à tout ce qui peut prolonger chez ce vieillard la santé de cet âge, à tout ce qui peut chez l'infirmes ou l'incurable entretenir des illusions salutaires. Après une vie de travail plus ou moins pénible, pour cet organisme dépouillé des énergies, des forces de résistance de la jeunesse, les lois de l'hygiène sont essentielles à connaître et à observer. Aucun excès, aucune imprudence, même si on les a bravés autrefois impunément: ce n'est plus l'heure des orgies, des fumées alcooliques, des fatigues excessives. La période des jouissances sexuelles est passée, alors même qu'un reste d'ardeur sinon vivace, du moins facile à réveiller, semble persister. La vieillesse est aussi l'âge des habitudes invétérées, auxquelles la nature s'est adaptée souvent avec une merveilleuse souplesse; au médecin de voir les conséquences de telles d'entre elles et d'obtenir, si elles deviennent nuisibles, sinon une cessation complète, du moins une modération nécessaire.

Si c'est aux enfants à entretenir la gaieté, la joie dans le cœur de leurs aïeux, le médecin possède aussi une grande autorité morale sur ces esprits qui s'acheminent, en s'affaiblissant par degrés, vers la décrépitude et la mort. Il peut éloigner, pour un temps au moins, les idées de tristesse, les chagrins débilitants, les frayeurs d'une fin prochaine, en ranimant avec enjouement le vieillard absorbé en lui-même et obéissant passivement aux lois de cette phase ultime de la vie. Il peut conjurer les manifestations vésaniques précoces ou trop marquées (mélancolie, hypochondrie, démence sénile) et épargner à tous les chagrins, d'une existence profondément troublée, et qui risque même de se terminer par un dénouement tragique (suicide). Que si les infirmités, les maladies incurables le plus souvent, sont venues, c'est encore par son influence morale que le médecin sait se rendre utile au malade en lui cachant les dangers qu'il court, en ne l'abandonnant pas; à la famille, en lui traçant minutieuse-

ment ses devoirs, en domptant ses répugnances, en la stimulant, s'il le faut, par l'amour-propre ou par l'exemple à donner. Même aux esprits les mieux trempés, les moins accessibles à la frayeur, il doit éviter toute allusion à la mort, sujet sur lequel pourtant un certain nombre aiment à revenir obstinément, sans se douter, les malheureux ! qu'ils y courent à grands pas, et persuadés qu'elle les menace d'autant moins qu'on en cause plus volontiers avec eux et qu'on leur affirme l'absence du danger.

**Devoirs envers les incurables.** — Le rôle ou le devoir du médecin n'est pas moins compliqué et pénible, en présence de malades plus jeunes, mais incurables, et condamnés à traîner longtemps encore une vie livrée à la charité et à la commisération. L'évolution rapide d'une maladie aiguë mortelle amène promptement la catastrophe finale ; mais la phthisie et le cancer ? Toute thérapeutique curative est ici impuissante. Le médecin, qui entrevoit l'avenir, se décourage et renonce à la lutte ; et pourtant à l'inverse des vieillards, ces hommes jeunes encore, remplis d'illusions, réclament des soins, et veulent vivre ; ce sont eux qui manquent d'une confiance aveugle et cherchent à la faire passer dans le cœur de leurs proches. Les favorisés du sort, qui ont une famille dévouée ou une fortune opulente, peuvent tromper par des soins coûteux, par des voyages, par la satisfaction de tous leurs désirs, la triste réalité : mais les pauvres, si ravagés par les maladies et les déchéances organiques, que deviennent-ils ?

Il est impossible, scientifiquement parlant, de songer, au moins pour le moment, à extirper dans leurs racines des affections qui appartiennent autant à l'espèce qu'à l'individu. Les mesures hygiéniques, propres à préserver dès le jeune âge les générations nouvelles du mal qui les dévorera plus tard, ces mesures, dictées par la science, ne sont pas encore comprises par la société et les législateurs comme il le faudrait. Elles préviendraient nous le répétons, le mal avant son éclosion ; mais elles sont inaptes à le guérir quand il est là, multipliant ses victimes.

Ces mesures consisteraient avant tout à répartir les enfants chétifs, malingres, dans des lieux ensoleillés, fortifiants, à les alimenter généreusement et à les éprouver en quelque sorte par des travaux manuels réguliers, au grand air. Pour la première enfance, l'allaitement prolongé, soit par la mère, soit par des nourrices vigoureuses ; pour la seconde, les jeux plus ou moins violents, un régime tonique, mais approprié (viandes blanches), l'activité naissante surveillée dans l'harmonie de son développement ; plus tard, les mêmes soins, la même rigueur dans un nouveau régime, la prudence dans le mariage, etc.

Et encore ne sont-ce là que des demi-mesures, non acceptées encore ! Que l'on juge alors de l'avenir réservé aux mesures radicales, à effet prochain, mais portant atteinte aux idées, à la liberté moderne, et dont les principales seraient la suppression violente (comme à Sparte) des enfants souffreteux et chétifs, l'interdiction du mariage à tout individu en état de misère physiologique continue et la limitation forcée du nombre d'habitants à une étendue de territoire donné.

Il est évident que, si la loi de Malthus est exacte, ainsi que les conditions de la lutte pour l'existence déterminée par Darwin, les sociétés ne sont point prêtes à s'occuper de semblables choses. Quoi qu'il en soit, et en attendant l'avenir, il serait utile de créer, comme en Angleterre, comme aux États-Unis, des hôpitaux d'incurables aménagés en vue de ce genre de malades. On n'aurait plus alors le triste spectacle de ces malheureux frappés à mort, recueillis presque à contre-cœur, dans les hôpitaux communs, comme dans les asiles qu'ils encombrent et où ils s'épuisent, et jetés pêle-mêle dans un milieu infecté et débilitant, et où ils se consomment autant de chagrin et d'ennui que de déchéance organique. De ces grandes et salubres maisons plus hospitalières, il sortirait plus d'un malade guéri pour un temps ou pour toujours, et l'espérance d'être de ceux-là atténuerait bien souvent chez les autres l'horreur de leur situation et de leur séjour dans une pareille demeure.

Passons maintenant aux devoirs médicaux d'un ordre un peu différent, quoique aussi important : c'est des enfants qu'il s'agit.

**Devoirs envers les enfants.** — Il est certain que leur personnalité n'exige pas ce nombre infini d'égards, de procédés, que nous avons vu être de règle pour la femme, par exemple. Les caprices et les volontés des enfants comptent peu dans les soins à leur donner ; et pourtant, que de joie dans le cœur d'une mère pour les marques de bonté et de sympathie qu'on témoigne à son enfant ! Mais souvent ici la thérapeutique est inexorable, et il faut, malgré tout, savoir braver les angoisses et les larmes, jusqu'au jour de la disparition du danger et de l'effusion de la reconnaissance.

Là, pourtant, n'est pas le point capital. Celui qui, dans l'intérêt général, prime tous les autres, c'est la science profonde que doit montrer le médecin, dans les questions d'éducation physique et morale, adaptée à la constitution, à l'âge, au sexe de l'enfant. Initié, mieux que tout autre, aux lois du développement naturel, aux causes et aux remèdes de ces agents perturbateurs ; placé à bon poste pour observer longtemps les phases d'évolution de l'enfance, le médecin se trouve le guide tout désigné pour aider, aux moments périlleux, l'inquisiteur clairvoyant chargé de découvrir tel ou tel mal caché et d'y porter remède. C'est ainsi qu'il fixe les heures du travail et celles du repos, qu'il prescrit la nature et la durée des exercices corporels, qu'il indique le genre d'alimentation et qu'il y ajoute à son gré telle ou telle médication. L'adaptation des forces d'un âge, d'un tempérament donné à la somme et au genre de travail qui convient, tout est là. Si, pour les enfants, le travail des muscles ou de l'intelligence, ou, ce qui vaut mieux, des deux à la fois, doit être la règle, il n'en doit pas moins être proportionné rigoureusement aux forces si variables des âges de l'enfance, forces qu'il serait aussi imprudent de surmener que de laisser inertes. Le travail forcé, quel qu'il soit, conduit presque toujours les organismes frêles à des troubles profonds de nutrition (scrofule, phthisie) ; et chose peu connue, mais aussi déplorable, chez ceux-là même, la suractivité cérébrale longtemps prolongée, qui les fait passer pour des enfants merveilleusement précoces, aboutit soit à l'avortement ultérieur de l'intelligence, soit même à la méningite tuberculeuse,